L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

Bureaux No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 19 JUIN 1892.

La maison du diable.

I

Au salon, ce soir-là, il n'y avait que les parents; les tantes, les pères, les mères et la maîtresse de la maison, l'aïeule. La marmaille et les adolescents avaient été invités en partie de pique-nique au château voisin.

Il était alors neuf heures et demie, grand'mère achevait sa partie de bésigne avec son gendre, l'oncle Alfred, colonel de chasseurs d'Afrique. Elle gagnait, l'aïeule, aussi était-elle toute heureuse, et déjà elle taquinait son adversaire, lui lançant d'innocentes pointes de mallice.

—Mille quatre cents et cent font mille cinq cents, et cinq cents..... ça fait gagné, mon gendre. Allons! vos cinq sous, ajouta t-elle avec un sourire ravi, en relevant ses lunettes sur son front.

Mais à peine avait-elle achevé cette phrase qu'on entendit un grand fracas dans l'escalier, quelque chose comme un précipitement de pas. Soudain, la porte s'ouvrit toute grande et la marmaille fit irruption.

—Oh! grand'mère! Grand'mère! c'est vrai! C'est vrai! Oh! oncle Alfred! il a appelé Gabrielle et Jeanne!

—Et des sifflements de serpents!

—Et le doigt!

—Oh! le doigt sur le mur!

—Mais quoi!..... quoi!..... quoi!... cria à tue-tête le colonel et sursautât grand'mère, tante Alice, tante Hélène, l'oncle Oscar, le cousin Eugène firent chorus:

—*Quoi? Quoi? Quoi?*

—La *Maison du Diable!* répondirent en explosion toutes les voix enfantines.

—Ha!..... Ha!..... petites poltronnes!

—Et toi aussi, Georges, tu as eu peur, un grand garçon de treize ans!

—Oh! père, si vous saviez!..... Nous avons entendu.....

—Ta, ta, ta, ta!..... Si ça savais quoi?..... Si j'avais entendu quoi?... Ton revenant!.....

—Il nous a appelés tous par notre nom.

—Et le doigt! Le doigt du feu!

—Et les sifflements!

—Et.....

—Et.....et.....et.....des bêtises.

—Mais c'est vrai, oncle Alfred.

—Oui, grand'maman!

—Moi, je ne veux pas me coucher toute seule ce soir dans ma chambre, fit Marcelle, une délicieuse brunette de neuf ans, qui venait de se réfugier dans la robe de sa mère.

—Oh! ni moi non plus! répliqua Gabrielle sa cousine.

—Allons! allons! Que s'est-il donc passé? demanda le colonel, devenu subitement anxieux en remarquant la pâleur de son Georges, son Benjamin. Eh bien! contenez-vous donc et ne grand bénêt de Justin, qu'a-t-il fait qui?

—Il s'est sauvé!

—Sauvé!..... Il s'est sauvé, le grand dadais! Ah! il s'est sauvé!..... Nous allons bien voir ça!

Le colonel s'avança vers le cordon de la sonnette et la tira violemment.

—François, fit-il au domestique qui se présenta presque essoufflé, dites à Justin de venir tout de suite me parler.

Quelques instants se passèrent au milieu d'un brouhaha fait d'exclamations de frayeur, qu'interrompaient les bruits des baisers, les douces et câlinantes paroles des mères, des tantes, des grandes cousines. On serrait les petites mains tremblantes, on embrassait les fronts pâles, on enlaçait les plus jeunes dont les regards gardaient encore l'effarement, et qui, comme frileuses de peur, se blottissaient près des jupes, heureuses, se sachant à l'abri.

—Ah! te voilà, toi! tit le colonel en voyant entrer un homme en tenue de livrée, dont la figure était aussi blanche que la face enfarinée d'un pierrot.

—Oui, mon colo.....

—A ce qu'il paraît, tu t'es sauvé comme un capon, toi, coupa net l'oncle Alfred.

—C'est-que, mon colo.....

—C'est que..... c'est que tu es poltron!..... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tu vas nous conter ce qui s'est passé ici pourquoi tous ces enfants se trouvent dans un tel état de frayeur.... Oh ! ces as-tu mangé?

—Ce n'est pas moi, mon colonel, c'est M. George qui a voulu que j'arrête le break devant la *Maison du Diable.*

—Eh bien! après?

—Après, tout le monde a voulu aller voir si c'était vrai ce qu'on disait: qu'on entendait des sorciers....

—Bon! bon! Je ne te demande pas ça..... Que s'est-il passé?

—Eh bien! mon colonel, il y a des sorciers.....

—Fichue bête, va!

—Mais, mon colo.....

—Il n'y a pas de: "mais mon colo mi!"..... Voyons, achève.

—Je vous ai pas bien juste..... J'ai entendu crier Mlle Nini et Mlle Gabrielle. Alors je suis descendu de mon siège et je suis venu pour savoir ce qui se passait..... Et j'ai vu le doigt.....

—Oh! le doigt!

—En feu!

—Oui, en feu et plein de sang..... acheva Justin... Et pas moi tout seul a crié: "Hé, Justin, c'est là! Eh ben! mon garçon, approche par ici....." Et la voix d'abord tombe de mon oreille.

—Tu t'es sauvé, hein?

—Avec nous.

—Vous, parbleu!..... Des gamines, des gamins!..... Mais ce grand dadais est un ancien soldat d'Afrique! Est-ce que tu ne pouvais pas prendre ton fusil et en casser le manche sur la tête du mauvais plaisant qui, depuis bientôt un an, joue cette vilaine farce?..... Allons, va t'en, tu me fersis mettre en colère! Tu n'es bon qu'à te battre..... sur le champ de bataille.

—Eh bien! mes enfants, continua l'oncle Alfred, se tournant vers la marmaille, demain j'irai avec vous, et.....

—Oh! père, non, pas avec moi!

—Mi non! pas, jamais plus!

—Allons! allons! j'irai seul, et nous le rapporterons, votre revenant.....et par les oreilles, encore, nom d'un sapeur! on le diable en prendra les armes!

II

La maison maudite était une maison abandonnée située sur la grande route, entre les villages de Verberoy et de Saint-Denes. Un crime y avait été commis en 1869, et depuis lors personne dans le pays n'avait voulu de cette habitation qui, peu à peu, tombe en ruine et ne servit plus que comme abri momentané aux voyageurs surpris par une ondée, ou aux chasseurs en quête d'un gîte pour y faire la sieste.

Cet état de choses dura une dizaine d'années, jusqu'à l'aventure de Pierre Ledru, le berger du château, aventure qui révolutionna toute la contrée à plusieurs lieues à la ronde.

C'était un soir d'automne. Pierre Ledru, pour se garantir d'une averse, s'était réfugié à la maison maudite. Il y trouva quelques bottes de paille, déposées là à souhait, s'y couche et finit par s'endormir. Mais voilà que, soudainement, il est réveillé par un charivari assourdissant. Et tous les côtés: de la chambre, du plafond, du plancher, des murs, à ses oreilles, au-dessus de sa tête, partout, partout des cris, des hurlements, des aboiements, des miaulements, des sifflements, mêlés de paroles cabalistiques et de vociférations. Pierre Ledru, sans sur son séant, paralysé de peur, les yeux dilatés d'effarement, sentant sur tout le corps, crut un instant être la proie d'un horrible cauchemar; mais son esprit se rassit bientôt..... Non! il ne rêve pas, il est bien éveillé. Il se rappelle maintenant.....il se trouve dans la maison maudite..... Cependant ce vacarme d'où vient-il?..... Ses yeux ont beau fouiller la pénombre, ils ne distinguent rien; la chambre est bien vide.

Tout à coup, tandis que son cerveau s'affole de plus en plus et qu'il pense mourir d'épouvante, une voix sépulcrale lui crie:

—Hé! Jean Ledru, retourne té donc et va droit devant té, tu trouveras la route au bout de mon doigt.....Bonsoir!

Comme un automate le berger se recourbe et, sur le mur, aperçoit un énorme doigt qui lui dit d'une lueur de braise, lui montrant la route.

Il eut cependant la force de mouvoir ses jambes et de se sauver....

Le lendemain le perruquier de Saint-Dines, qui passait pour un malin, et le charroy, une sorte d'hercule, voulurent avoir le cœur net de cette aventure et se rendirent vers les neuf heures du soir à la maison maudite. Mais, une demi-heure plus tard, ils étaient de retour au village, terrifiés, car la même scène fantastique qui, la veille, avait presque tué de frayeur Pierre Ledru, venait de se reproduire.

A partir de ce jour les habitants du pays ne passèrent plus jamais, la nuit, devant la maison maudite, que désormais ils dénommèrent la MAISON DU DIABLE.

III

Le colonel sauta légèrement de son cabriolet, attacha le cheval à un arbre de la route, siffla son chien Tom, qui flânait un en champ de betteraves, et allègrement, le cigare aux lèvres, se dirigea vers la *Maison du Diable.*

—Ah! ah! nous allons bien voir, fit-il franchissant le seuil.

Mais à peine était-il entré que des clameurs, des cris, des bruits de toutes espèces éclatent, et de tous les côtés. La chambre semble être habitée par une sarabande diabolique, mais invisible.

—Ah! c'est un peu violent, fit l'officier élevant une lanterne sourde et fouillant de ses rayons la pièce jusqu'en ses recoins. Mais rien n'apparut, rien, rien, seulement le vide.

Cependant, nettement, distinctement, une voix humaine lui parlait maintenant. Tantôt elle semblait toute proche, tantôt à l'autre bout de la pièce comme si elle se fût précipitée d'un bond. Elle lui parlait de ses campagnes, de ses blessures, de sa femme, de ses enfants. En dépit de son courage, de sa virilité, le colonel se sentait serré à la gorge, une légère trépidation des nerfs l'agitait, et il passait la main sur son front comme pour en comprimer l'ébullition, répétant à tout moment:—Ah! par exemple! C'est un peu violent!.....C'est un peu violent!.....Tom, fit-il, cherche, mon vieux! Allons! tout beau, là!..... Cherche!.....Cherche!.....

A ce moment, un silence se fit, un silence d'une seconde, puis un ricanement strident éclata aux oreilles de l'officier. Il! Hi! Hi! et aussitôt une voix narquoise répéta: "Tom, cherche! Allons, mon vieux! Tout beau, là! Cherche!... Cherche!....."

—Ah! c'est violent! C'est un peu violent! répétait le colonel. Mais, cette fois, aucune trépidation de nerfs ne le accumulait. Il s'était dominé. Il prit d'une main sa lanterne, de l'autre son revolver, il se servit de la crosse pour palper minutieusement les murs, encouragrant sans cesse de la voix le chien. Mais rien, jamais rien! seulement à ses oreilles, presque dans son souffle, le rire strident et les paroles narquoises qui parodiaient les siennes:

—Cherche, Tom!..... Allons, Tom!..... tout beau!.....

Le chien, lui, était inquiet. La queue frétillante, le nez au vent, il quêtait de ci de-là, allant dans tous les sens. Enfin il finit par s'arrêter au milieu de la chambre, releva le nez et se mit à aboyer d'une façon expressive qui signifiait: C'est là!

—Oh! oh! Voyons un peu fit l'oncle Alfred. Il prit la lanterne et en projeta les rayons au centre du plafond. Il remarqua la rainure d'une trappe, y appuya le bout de sa canne..... Un léger bruit se fit entendre, comme si l'on fermait doucement le couvercle.....

Tout le vacarme avait cessé.

Alors, à haute voix, de sa vibrante voix de soldat qui commande, le colonel cria:

—Si celui qui est là-haut ne descend pas immédiatement, je fais feu. Je lui donne six secondes pour répondre.

Il commença à compter: *Une—deux—trois—quatre.....*

—Arrêt-ez! entendit une voix dans une intonation d'effarement.

Au même instant, la trappe s'entr'ouvrit, et, à travers le plafond, se présenta une tête d'homme blême de peur.

—Bobo! Ah! c'est toi!..... C'est toi, gredin, qui nous joue cette lugubre farce..... Allons, dégringolons, et dit vite!..... s'écria l'officier reconnaissant en l'individu un mendiant surnommé Bobo, ancien clown *restrikque* de cirque qui, ayant perdu une jambe et un œil en exécutant une clownerie, était réduit à la mendicité.

—Oh! pardon, mon colonel. Oh! pardon!..... Je vais vous vous dire..... Mais vous ne me ferez pas de mal! implorait l'ex clown, la tête passée à travers l'ouverture.

—Ah! c'est toi, vieux saltimbanque! répétait l'officier. J'aurais dû m'en douter! Mais vas-tu bientôt dégnerpir?

—Oui, mon colonel, mais vous ne me ferez pas de mal?

—Et m'expliqueras-tu, sacripant, pourquoi tu joues de la ventriloquie ici..... Ah! mais! descendras-tu?

—Oui, mon colonel, je descends, mais vous ne me ferez pas de mal?

—Non, animal, je ne te ferai pas de mal..... Je devrais pourtant te casser les reins; mais tu n'en vaux pas la peine..... Allons, descends et dis moi dans quel but tu joues cette comédie.

—Vous ne me ferez pas.....

—Ah! tu commences à m'impatienter. Non, non, je ne te toucherais pas!..... Mais réponds-moi.

—Eh bien! mon colonel, je faisais cela pour parvenir à acheter cette maison.

—Pour acheter cette maison!!! Qu'est ce que tu nous contes là?

—Oui, mon colonel, répliqua le clown, la tête toujours hors de l'ouverture. Je savais qu'il vont bientôt construire un chemin de fer dont la station va être à proximité d'ici. Pour lors, que je me suis dit: ci je faisais de cette baraque une auberge, ce ne serait pas une mauvaise affaire. Mais voilà, le propriétaire en veut trop gros de sa bicoque, et je n'ai pas assez d'économies.

—Ah! tu as des économies!

—J'ai mon indemnité qui est bien placée, et puis quelques sous.....

—Bon, Bon! Continue.

—Alors, que je me suis dit, puisque je ne peux pas la payer, ni la bicoque, il faut que je l'aie pour rien..... Quand je dis pour rien, c'est une manière de parler, quoi? Une fois à moi je rafistole toute la boutique et je leur explique mon truc.....

—Et voilà pourquoi, chenapan, tu t'es mis à donner la jaunisse à tout le pays. Ah mais! tu n'as pas fini de rire..... Attends un peu!

Le clown, qui avait déjà passé le bout d'une échelle à travers la trappe, la retira vivement à cette menace.

—Vous me l'avez promis, vous me l'avez promis, supplia-t-il.

—Quoi?..... Qu'est ce que je t'ai promis?

—De ne pas me faire de mal!

—Allons! vas! cette fois-ci, on t'épargnera.

Sur cette parole, Bobo repassa l'échelle au travers de l'ouverture, la cala et se mit à descendre.

—Maintenant, en route, fit le colonel.

—Et, saisissant le clown par une oreille, il le conduisit à son cabriolet, le hissa sur la banquette, sauta sur le siège, et partit au grand trot.

IV

Ce soir-là, au château, il y eut grande représentation de jongleric, de clownerie, de ventriloquie. Bobo fit merveille. Il simula le rugissement de la fusillade, le tumulte d'une assemblée, le sifflement du serpent, le chant du rossignol, le bruissement de la brise, le déchaînement de l'ouragan; et sur le mur il fit apparaître gigantesque, fantastique, effroyable, une main en feu..... dessinée au phosphore. Mais, cette fois-ci, la marmaille s'en donna à cœur joie; il n'y eut de mécontent que ce nigaud de Justin qui fait'it pleurer de honte.

HENRI CONTI.

Comment on aime.

I.

—Enfin, ma cousine, tu ne m'aimes pas!

—Enfin, mon cousin, pourquoi cet éternel question!..... Tu doutes donc bien de mon amitié?

—Oh! ne fais pas la malicieuse, cousine Charlotte! Tu sais parfaitement que je ne veux pas parler.....de ton amitié. Mais.....

—Mais bien! cousin Charles, soyons sérieux. Rédéchis. Est-ce raisonnable que tu aies de l'amour pour moi?..... Tu vois que je comprends..... Est-ce raisonnable!..... Je ne suis pas jolie.....

—Oh!.....

—Et je ne suis qu'une pauvre petite paysanne sans instruction, sans éducation. Si, éblouie, je consentais à devenir ta femme, imagine toi quelle sotte figure je ferais auprès de tes amis, dans ton monde! Bientôt tu aurais honte de ma personne, de mon ignorance, de mon mauvais goût.

—Cousine Charlotte, il est impossible de causer sérieusement avec toi!..... J'admets que nos positions diffèrent. Ton père est un simple ouvrieur, tandis que le mien paraît un peu plus riche et mieux posé. Mais veux-tu me dire que cela prouve? Ma mère n'est-elle pas ma cousine? Ne sommes-nous pas, au moment de se marier avec elle, à tous deux issus de Jean? Est-ce qu'il songe à se plaindre de son éducation? Ne l'aime-t-il pas? Pourquoi alors hésiterais-je quand il s'agit de toi? Tu me vaux, je t'aime, et je serai toujours fier de ton choix, Charlotte.....

—Qui sait!

Charles eut un mouvement d'humeur:

—Ne recommençons point à discuter!..... Tu ne veux rien comprendre, absolument rien!

—C'est toi, cousin, qui ne comprends pas.

—Tiens, finissons; tu m'exaspères..... Je t'en supplie, donne-moi une réponse catégorique, parce que.....

—Parce que!

—Parce que!..... Je t'en supplie, agis franchement. Je veux être enfin fixé. Regarde-moi en face, là..... Veux-tu de moi pour mari?

—Ma.....

—Pas de "mais"; je demande simplement un oui ou un non.

—.....Non.

—Cousine!..... Tu en aimes un autre! Charlotte pâlit et ne répondit pas. Charles garda le silence. Pendant un moment, il ne fit qu'éponger son front baigné de sueur.....

—Charles, dit d'une voix tremblante la petite cousine, tu vas maintenant me haïr!

—Te haïr!..... Non, cousine, non, je ne te haïrai jamais, quoi que tu me fasses..... Je te remercie même de ta franchise; ca m'a fait mal, mais..... ça guérira..... Jusqu'ici j'espérais toujours que tu m'aimais. Tu ne aimes un autre. Tant pis. Ce n'est pas de ta faute.....ni la mienne!

—Alors..... nous restons bons amis?

—Toujours, cousine Charlotte!..... Tu seras ma meilleure amie, puisque tu ne peux être ma femme. Tu seras mon guide. Certes, je ne tenterai rien que tu ne m'aies donné ton approbation. Ce sera ma manière de te prouver mon amour.....et si respectueusement que..... ton mari ne sera pas jaloux.

—Je t'aime bien ainsi.

—Si tu avais pu m'aimer..... autrement!

—Encore!..... Non, Charles. Je suis réellement trop humble auprès de toi. Tu t'abaisses! Mais j'aurais mari être ta servante!..... Non..... il te faut une belle jeune fille de ton monde.....

—Tu vas me parler encore.....

—De Mlle Rigaud, oui.

—Si cela continue, je finirai par l'épouser!

—Vrai? tu la demanderas?

—Oh! maintenant!..... Mlle Rigaud ou une autre!

—Elle, mieux qu'une autre, monsieur. Je la connais; je sais que tu lui plais. En l'épousant, tu seras sûr d'être heureux.

—C'est-à-dire que ma position y gagnerait!..... Du moins mon père le prétend..... Comme tout le monde, il rêve ce mariage pour moi.

—Le bonheur dépend souvent de la position. Ton ambition serait satisfaite, d'abord. Ensuite, où est le mal d'avoir une femme accomplie!..... Mais rentrons vite, car on doit s'inquiéter de notre promenade; on va médire sur nous.

—Tant mieux!

—Dépêchons nous de rentrer, monsieur!

Elle entraîna Charles en continuant de lui vanter les charmes de Mlle Rigaud.

II

Le jeune homme, songeur, restait tout à son regrets de voir son amour repoussé. Jalia, la petite cousine ne voulait pas de lui! Pourtant, il l'aimait bien: elle était si jolie, malgré ses dénégations! Dans son costume de paysanne du Berri, fraîche, éveillée, elle avait un air de distinction native qui la faisait surnommer par les villageois: "la demoiselle." Pourquoi donc, après de douces années d'enfance passées à se jurer une éternelle tendresse, refusait elle obstinément de donner suite à leurs naïfs projets de mariage? Elle en aimait un autre. Mais qui? Le vieux Déganx, son père, ne fréquentait que de pauvres paysans; elle ne parlait guère journellement qu'à des domestiques ou valets de ferme..... Parmi eux-si le vainqueur se cachait il? Un seul pouvait inspirer de la sympathie à la jeune fille: Jean, qui occupait le poste de maître jardinier. Ce garçon possédait de réelles qualités, et son patron l'appréciait hautement, le traitait un peu comme son propre fils.....

Charles arrêta là ses réflexions, car on parvenait en vue de la maison, et Charlotte, abandonnant son bras, courait embrasser son père, debout sur le seuil de la porte.

On n'attendait que les jeunes gens pour dîner.

Quelques amants se réunissaient en l'honneur de M. Charles, arrivé avec l'intention de se retremper une semaine ou deux à la campagne. Parmi eux se trouvait le maître jardinier, très-gêné devant le cousin, que peut être il devait considérer comme un rival dangereux. Cependant, Charlotte se montra particulièrement charmante et familière à son égard.—Ce qui confirma l'amoureux dédaigné dans ses soupçons.

Le pauvre Charles s'en attrista davantage, et brusquement un dégoût le saisit; il annonça son intention de retourner sur-le-champ à Paris.

On se récria:

—Comment! il arrivait de la veille, promettait de passer une semaine et plus..... et déjà il s'ennuyait?

—Non, mon oncle, non, ma tante, je ne m'ennuie pas, dit-il. Je désirerais bien demeurer aussi longtemps que je l'avais projeté. Mais je suis esclave de mes affaires.....et je me rappelle qu'il me faut à tout prix voir un ingénieur qui quitte Paris aujourd'hui ou demain; sitôt cette entrevue nécessaire terminée, je pourrai revenir.

—Bien vrai?

—Ma parole!.....Je laisse ma malle ici.

C'était un gage de son prochain retour.

Sans méfiance, l'oncle Déganx le conduisit, dans sa carriole, à la gare voisine et le quitta sur ces mots:

—A demain soir!

—Charles ne revint chercher sa malle que six mois plus tard.

III

Entre temps, il avait épousé Mlle Rigaud.

Ce mariage de raison lui créa une situation exceptionnelle; son beau-père, désireux de se retirer des affaires, lui donna une usine modèle merveilleusement achalandée.

Les travaux et une jolie femme sédèrent Charles à oublier Charlotte; il ne conserva pour elle qu'une amitié fraternelle à toute épreuve.

Lui-même le pressa de se marier à son tour. La petite cousine résista d'abord, se disant encore trop jeune; enfin, elle céda aux instances de ses parents. Elle accorda sa main à Jean, le maître jardinier.

Le jour de la cérémonie, tout le pays fut en liesse. Le père Déganx fit dresser une table immense dans la grande allée de son jardin, et la prit place la première du village. Une armée de domestiques servit tout ce monde.

On engloutit une énorme quantité de victuailles. Une pièce entière de vin se vida. Il y eut des chants, des danses, des toasts sans fin

Le soir même, avant la clôture de ce repas pantagruélique, les mariés partirent pour la Bourgogne, pays de Jean.

Le voyage de noces ne fut pas heureux: les émotions, la fatigue, la fraîcheur de la nuit, pendant un long trajet, indisposèrent Charlotte, qui descendit toute grelottante de fièvre chez ses beaux-parents.

Cependant, joyeux de la posséder auprès d'eux, n'attachèrent pas grande importance à son malaise; ils pensaient qu'un repos de deux ou trois jours en aurait raison.

Malheureusement, la jeune femme s'affaiblit, et un médecin, que l'on se décida à consulter, conseilla l'air du pays natal.

Alors, Jean ramena sa femme en Berri.

Elle se plaignait de douleurs dans la poitrine et toussait beaucoup. Mais comme sa bonne humeur lui restait toujours, on ne se désola point. Dieu merci! elle n'était point condamnée; il ne lui fallait que de bons soins!

Les soins ne lui manquèrent ni du côté du mari, ni du côté des parents. Néanmoins, l'état de la malade empira. Le pauvre Charlotte garda le lit; elle dépérit; sa vie semblait s'user à chaque quinte de toux.

Le cousin Charles fut averti. Il vint avec sa femme s'installer chez son oncle, sous prétexte de repos. Il fit venir des médecins de Paris. Rien ! Rien ! Rien ne le consola de la maladie.

Charlotte elle-même se sentit perdue. Pourtant, elle voulut toujours tout faire à paraître gaie, inconsciente au milieu de ses parents, qui avaient les yeux rouges à force de pleurer. Parfois, elle eut leur remettre de l'espoir au cœur.

Mon mari m'a précédée! mais, elle ne s'aperçevait point de ses larmes, étranglait d'angoisse. C'est que Jean s'attribuait la cause de la maladie; il se reprochait d'avoir fait voyager sa femme le jour même de mariage; il aurait dû tenir compte des émotions, des fatigues de toute sorte et retarder le départ. Peut être alors, moins agitée, eût elle mieux supporté le voyage! En ce moment il la serrait vigoureuse, pleine de santé..... tandis qu'elle se mourait, par sa faute.

IV

Un matin, tout le monde respira; l'espérance éclaira le logis: Charlotte s'était éveillée moins triste et moins pâle. Elle ne toussait plus. Ses yeux retrouvaient leur éclat, et ses joues leurs belles couleurs. Elle fit le tour de sa chambre presque sans soutien.

Les vieux parents et leur gendre songèrent à remercier le ciel: Charlotte était sauvée!

Un vent joyeux circula. On entr'ouvrit une fenêtre, fermée depuis trois semaines. Des cris d'oiseaux réjouirent la malade, semblant la réconforter encore. Elle prit plaisir à regarder les ouvriers aller et venir dans le jardin, les poules becqueter leurs graines entre les pavés de la petite cour, près du tas de fumier, et le cheval manger sa botte de foin en faisant frémir l'écurie. Cette vie du dehors l'intéressait, la ranimait.

Vers midi, elle s'avoua fatiguée; elle se recouche. Le tantôt, elle demanda un entretien avec Charles. C'était un capr ce.....

Personne ne fit une observation; on laissa Charles seul au chevet de sa cousine.

Elle avait alors la respiration gênée. Dans son lit blanc, les mains posées sur le drap, elle parut se recueillir en contemplant le jeune homme, qui, ému, n'osa le premier rompre le silence. Elle le pria d'approcher, afin qu'elle n'eût pas à parler fort pour se faire entendre.

—Cousin, prononça-t-elle d'une voix très faible, cousin, es tu heureux?

—Pourquoi cette demande? dit Charles surpris.

Elle sourit.

—Je désire savoir si, comme je l'espérais, ta femme te rend heureux.

—Eh bien! cousine, je suis heureux autant qu'un homme peut l'être.

—Alors, murmura Charlotte, alors..... j'ai bien fait?

—Tu as bien fait? répéta Charles, sans comprendre.

—De refuser..... quand tu me voulais..... Tu sais?..... Je t'ai forcé à épouser Mlle Rigaud.....

—Oui, cousine.....

—Tu es, comme je souhaitais, riche, tranquille..... Quel changement, si je n'avais écouté!..... Obligé de travailler, de te fatiguer, tu te serais enorgueilli avec la famille, à cause de moi, sur j'aide trop pauvre.....Ah! je suis contente..... je suis contente de mourir!

—Cousine! s'écria Charles, que dis-tu? Ne parle pas de la *mort*, méchante enfant! Tu ne fait mon bonheur; il te reste à faire le tien.....

—Ah! mon bonheur, je l'avais placé en toi, en toi seul; je n'ai plus rien à désirer: j'aime mieux partir.....

—Cousine! cousine! tu me cache quelque chose; tu as un secret!

—Oui..... mais je ne le te dirai plus.....

—Même si je te supplie?

—Oh! ne me taquine pas..... Le temps de nos discussions est passé.

Soudain, elle suffoque; son visage se colora d'une faible rougeur; sa main serra fortement la main de Charles.

—Eh bien! cousin, balbutia-t-elle, écoute.....

Il se pencha près de sa bouche; elle murmura, les yeux fermés:

—Cousin..... vous m'embrasser!..... Ta femme n'en saura rien.

—Oh! cousine!.....

Il baisa ses lèvres brûlantes. Elle frissonna de tout son corps. Un sanglot déchira sa poitrine, et elle s'écria:

—Mon Dieu! je t'aimais!..... je t'aime!.....

Charles se redressa, frappé. Elle l'aimait! Et, se croyant indigne de le rendre heureux, elle l'avait poussé dans les bras d'une autre, plus riche.....

—Ah! cousine! s'exclama-t-il avec un accent de reproche, éperdu.

Charlotte ne remuait plus. Il mit la main sur son cœur et ne perçut aucun battement; il toucha ses lèvres et ne saisit aucun souffle. La petite cousine était morte.

PAUL POUROT.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 18 juin 1892.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'ici cette semaine.....	$1,028,995 00
Mêmes temps la semaine dernière..	1,671,757 00
	961,153 00
	232,776 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

Sovereigns Souveraine Victoria, $4 90 à 4 95; 20 francs, $3 80 à 3 90, doublons espagnols, $15 40 à 15 60; 25 pesetas espagnoles, $4 75 à 4 85; doublons, $7 40 à 7 50; argent mutilé américain 0 75 par oz, dollars argent, 68 à 69½; soie péruvienne, 66½ à 67½; francs-billets, 66½ à 67½; argent anglais par £ $4 80 à $4 90; Billets de la Banque d'Angleterre, $4 80 à $4 90; billets de la Banque de France, 19½ à 19½.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans — Comme il y a toujours beaucoup d'argent sur le marché les taux sont très faciles.

Papier exceptionnel.....	—@3
do A1.....	—@5
Prêts sur garanties collatérales.....	4@6
Time do do	5@7
Papier hypothécaire.....	7@8

New York—Taux de l'argent 1½.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 2, taux du marché 1 argent, pour février prochain 1½.

Paris—Rente—99 77½.

Argent en lingots (pour ou fin) — Londres 40¾. New York 90¾; Nlle-Orléans 90.

CHANGE.

BRIXCHEMARKS—96 1|16	
Le STERLING est stable.	
Comptant (60 jours).....	4986½
Traites de banques (60 jours).....	4877½
Les FRANCS sont stables.	
Francs de commerce (60 jours).....	5.18¾
Traite de banques (60 jours).....	5.16¼
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est stable.	
Traites de commerce 50c. de prime.	
Traites de banques $1 50 de prime.	
Taux de collection des banques $1 50 de prime.	

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Ayant cours le 18 Juin 1892.

50 actions Crescent City RR Co (3 50) 94½
$3 000 Bons à prime..... 158½
Entre les séances de 11 à 12 M. et de 1 P M
35 actions N O Brewing As..... 105½

ACTIONS ET BONDS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Demande	Offre
American National.....	100	
Bank of Commerce.....	10	15½
Canal & Banking Co.....	100	160
Citizens.....	100	84½
Germania National.....	100	217
Germania Savings.....	100	
Hibernia National.....	100	
Louisiana National.....	100	152
Metropolitan Ex.....	100	167
Mutual National.....	100	
N. O. National.....	100	710
People's.....	50	
State National.....	100	
Union National.....	100	
Western National.....	100	230
Southern National.....	100	108
Traders.....	10	
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins.....	100	32½
Firemen's.....	50	15½
Germania Ins Co.....	100	105
Hibernia Ins.....	100	40
Home Ins.....	100	
Louisiana Ins.....	50	73½
Merchants Mutual.....	100	
Mechanics' and Traders.....	100	110
Lafayette Ins Ass.....	100	
New Orleans Ins Co.....	100	57
Sun Mutual Ins.....	100	113
Southern Ins Co.....	100	
Teutonia Ins Co.....	100	126
Chemins de fer urbains.		
Carrollton.....	100	190½
Crescent City Ger.....	100	99
Canal and Claiborne.....	40	
New Orleans City.....	100	195
Orleans.....	50	
St-Charles Street.....	50	93½
Actions diverses.		
N. O. Slaughterhouse.....	50	49
Im. Bonded Warehouse.....	100	
Jefferson City Gas Light Co.....	100	75½
Commercial Tel Co.....	100	
Louisiana Ice Man Co.....	50	
Mutual Comp'y Ass.....	100	90
N. O. Gas Light Co.....	100	93½
N. O. Waterworks Co.....	100	93½
N. O. Brewing Ass.....	100	105½
N. O. Cold Storage Co.....	100	
French Opera Association.....	250	
Sugar Shed Co.....	60	22
Louisiana Electric Light Co.....	100	
Standard Gauge & Chem Co.....	100	
St. Martin's Oil Works.....	100	
Illinois Cent Ra Co of Chicago 10		2½
Jockey Club.....	100	
Comb. T. Stand.....		
Ed. Rice Ex.....		
Edison Elec. Illumin g. Co.....		
Tchoupitoulas Gardens Co.....		
Boston Gravel.....	100	
Varis. Theatre.....		
Graham S. Co.....	10	
Cherokee Iron Man'g Co.....		
Jackson Brewery Bonds.....		
N. C. Furniture Co.....		
Independent Oil Works.....		
Pelican Insurance.....		
Louisiana Coal & Coke Co.....		
Co-operative Bank Co.....		
Louisiana Furniture Co.....		
Southern Athletic Club.....		
Young Men's Ath Club.....		
N. O. & North Eastern RR.....		
Independ. Cotton Oil Bonds.....		
Amer Cott. Oil Deb.....		
Washington Artillery bonds.....		
Bons d'Etat.		
Louisiana 4's.....	93½	93¾
Alabama 4's.....		
Bons de ville.		
Premium.....	159½	160
Premium drawn number.....		
Prêt sur garanties collatérales.....	104	107½
Consolidated 6's.....		108
Extended 6's, Crescent.....	106½	
Extended 6's, Canal, Crescent.....	107½	
Extended 6's, R. R.....	106½	
Extended 6's, Waterworks.....		
Extended 6's, Park.....		
City 6 per cent certificates.....	103	
Consolidated coupons.....	103	
City 4's, old.....	100½	101½
City 7's, old.....		
City 7's, new.....	106½	
City 7's, gold.....		
Houston Funding.....		
Emerg. Coup. Coupons.....		
Bons divers.		
United States 4's.....		
Canal and Clath. Ds. R. R. mort.....		
Jackson R. R. 2d mort. Coupons.....		
Jackson R. R. 2d mort. deb.....		
Jackson R. R. 2d mort. deb.....		
Cotton Exchange Stock.....		
Board of Trade Stock.....		
Produce Exchange Stock.....		
Mech. Pavilion Add Lemb. Ex.....		
Sugar Exchange.....		
Morgan's L. and T. R. R. 7's.....	124½	126½
Morgan's L. and T. R. R. 6's.....		
New Orleans Gas bonds.....		
Tex. & Pacific RR. 1st gold mort.	91	
Tex. & Pacific RR. 2d gold mort.		
St-Charles Hotel Co. mort.....		
Crescent City RR. 1st.....		
Crescent City RR. new.....		
N. O. City Railroad Co. mort.....	125½	
St Charles RR. Co. mort.....		
Carrollton RR. Co. mort.....		
Carrollton RR. Co. mort. (1893).....		
Carrollton RR. Co. mort. (1908).....	117½	
N. O. Waterworks Co. 1st mort.....		
N. O. Brewing Association bonds.	104½	
Louisiana Ice Man. Co. 1st mort.....		
Louisiana Ice Man. Co. 2d mort.....		
Louisiana Ice Man. Co. 3d mort.....		
Louisiana Ice Man. Co. 4th mort.....		
St. Charles Hotel. Non le.....		
Hygiene Land Company bonds.....		
Edison Bonds.....		
Odd Fellows' Hall 1st mort.....		
Certificates et Warrants.		
State Warrants, ordinary, 1884.....		
State Warrants, ordinary, 1885.....		
State Warrants, ordinary, 1886.....		
State Warrants, ordinary, 1887.....		
State Warrants, ordinary, 1888.....		
Police Jury warrants.....		
School certificates.....		
City scrip, old.....		
City scrip, new.....	50	
Jas. int. cert.